

—C'est aussi juste, monsieur Rantzau ; où se trouve le mérite, doit être aussi la récompense.

—Je ne dis pas le contraire.

En causant ainsi nous étions sur la porte ; les gens se dispersaient. Louise me donna la main, disant :

—Vous reviendrez, monsieur Florence, vous reviendrez ?...

—Cela va sans dire, mon enfant, le plus souvent possible.

Au moment de partir, derrière la charmille du jardin de M. Jacques, en face, j'aperçus George qui s'en allait lentement, en se baissant comme pour se cacher. Il avait entendu, bien sûr ; peut-être même avait-il écouté. Voilà ce que je me dis.

Enfin nous étant soulaît le bonsoir, je partis, rêvant au plaisir que j'avais eu dans cette journée, et me promettant bien de profiter des invitations qu'on m'avait faites. Pendant le souper je racontai toutes ces choses en détail à ma femme et à ma fille, et puis nous allâmes dormir à la grâce du Seigneur.

XI

Maintenant tout allait bien. Après vingt-cinq ans de travail, je commençais à récolter le fruit de mes peines ; Paul finissait ses études à l'École normale, il ne pouvait manquer d'obtenir une bonne place ; Juliette avait plus d'ouvrage en broderie qu'elle n'en pouvait faire ; ma femme et moi nous portions toujours bien, Dieu merci ! mes deux meilleurs élèves étaient revenus ; tout le monde m'aimait, qu'est-ce que je pouvais souhaiter de plus ? Je me regardais comme le plus heureux des hommes.

Mais il arriva dans ce temps une chose bien désagréable.

Le jeudi suivant, ayant cherché dans les vieux cahiers du père Labadie, j'avais découvert plusieurs jolis morceaux de Mozart, et j'allais les porter à Louise, lorsqu'en arrivant là-bas, je trouvai M. Jean dans une indignation extraordinaire. Il était debout auprès de ses fenêtres, et me voyant entré, il me dit en écartant les rideaux :

—Venez ici, monsieur Florence, regardez-moi cette figure ; est-ce que vous en avez jamais vu de plus abominable ?

Il me montrait son frère Jacques, tranquillement assis, en manches de chemise, sur un tas de gerbes, au coin de sa grange, et qui prenait une prise de tabac d'un air souriant.

Je ne savais pas ce que M. Jean pouvait encore lui vouloir quand se mettant à marcher dans la salle, il s'écria :

—L'année passée, le gueux faisait battre son grain dans son autre grange, derrière sa maison ; il avait son évent du même côté, sur le jardin, pour ne pas être étouffé par la poussière, car la poussière entre aussi bien chez lui que chez nous ; mais cette année, pour empêcher ma fille de faire de la musique, il ordonne de battre trois semaines avant le temps ordinaire, et sa grange est ouverte sur la rue ; il veut nous rendre sourds et nous forcer de fermer nos fenêtres ! Est-ce qu'un gueux pareil ne mériterait pas d'aller à Toulon ? Est-ce qu'il ne mériterait pas d'avoir le dos pelé tous les jours à coups de trique ?

Jamais M. Jean ne m'avait paru plus furieux, ses joues tremblaient ; et comme malheureusement le tic-tac allait toujours son train, comme le bruit et la poussière remplissaient la rue, il n'y avait rien à répondre.

Au bout d'un instant la réflexion me vint, et je dis :

—Monsieur Rantzau, c'est bien ennuyeux ; mais peut-être que M. Jacques ne songe pas à tout cela ; peut-être a-t-il d'autres raisons pour faire battre son grain sur la rue. Mon Dieu, on ne peut pas savoir ; il faut toujours penser pour le mieux et ne pas voir les choses du plus mauvais côté....

—Vous êtes un bon homme, interrompit M. Jean, vous voulez être bien avec tout le monde ; dans votre position vous n'avez pas tort, le bandit serait capable de vous retirer votre place à la mairie ; mais je vous dis, moi, que c'est comme cela. Depuis assez longtemps je le connais, il ne rêve qu'au mal, il n'a de plaisir qu'à nuire, il ne ramène que d'ennuyer les honnêtes gens ; il est trop bête pour faire un grand coup, et puis il a peur des galères ; mais s'il avait aussi bien le courage que la méchanceté, vous en verriez encore d'autres, jusqu'au moment, bien entendu, où le coquin se ferait pincer. Ah ! misérable... Et dire que le bon Dieu vous donne des frères pareils ! Voyez.... voyez... est-ce qu'on ne jurerait pas un vieux juif, un vieil usurier qui cherche dans son esprit un moyen de ruiner les gens ?

M. Jean ne pensait pas qu'il ressemblait à son sauf qu'il était chauve et que l'autre avait des cheveux gris ; la colère l'aveuglait.

Enfin, voyant cela, et ne voulant pas me mêler de ces affaires, je posai mon cahier sur le piano et je dis à Louise :

—Écoute, mon enfant, ne te chagrine pas trop ; je t'avais apporté de la musique, mais puisqu'on ne peut pas jouer à cause du bruit, eh bien, je reviendrai dimanche, après vêpres ; M. Jacques ne pourra pas faire battre en grange le saint jour du dimanche, et nous essayerons alors ces nouveaux morceaux.

Et saluant M. Jean, je sortis par la porte de derrière, dans la crainte de rencontrer M. Jacques, qui m'aurait demandé des nouvelles de ma santé et peut-être donné la main devant son frère.

Je sortis donc par la ruelle des jardins, en réfléchissant aux extrémités abominables où nous poussent souvent les dissensions de famille. Je voyais bien M. Jacques, qui riait, assis sur les gerbes devant la grange ; oui, je voyais la mauvaise satisfaction peinte sur sa figure, et pourtant je n'osais croire à tout ce que M. Jean pensait de lui, cela me paraissait trop fort !...

Le même jeudi soir, George revenant de visiter les scieries de son père, du côté de la Sarre-Rouge, entra chez nous après souper et me dit joyeusement :

—Voici quelque chose pour vous, monsieur Florence, c'est une bruyère blanche de la haute montagne ; elle est rare, j'ai pensé qu'elle vous ferait plaisir.

—Ah ! oui, tu me fais plaisir, George, lui répondis-je. Assieds-toi. J'ai déjà plusieurs de ces bruyères ; mais pas la même, celle-ci est une variété très-rare de la famille. Marie-Anne va donc chercher nos cerises à l'eau-de-vie ; George prendra bien une cerise avec moi.

—Avec plaisir, monsieur Florence, dit-il en s'asseyant.

Et ma femme ayant servi les cerises, tout en causant des hauts plateaux où croissent les bruyères blanches, en parlant de scieries, de coupes, de ventes de bois, d'estimations, finalement je tombai sur le chapitre de la grange.

—Ah ça, lui dis-je, vous faites battre maintenant vos avoines